

Théâtre

Victoire,  
Sophie,  
Marianne,  
et les autres...

*Chroniques sociales du 19<sup>e</sup> siècle,  
en 14 événements.*

Micheline Peretti



HYPALLAGE  
EDITIONS

Micheline Peretti

**Victoire, Sophie, Marianne  
et les autres...**

**Chroniques sociales du 19<sup>e</sup> siècle,  
en 14 événements.**

(Théâtre)

Hypallage Editions

Hypallage Editions

16, rue de la Marne, 06 500 Menton

Édité sur Internet le 11 mars 2016

Prix : 4,75 €

© 2016 Hypallage Editions

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-37107-140-7

« Raconter une histoire, c'est exposer ce que veut une personne, ce qu'elle fait pour l'obtenir et le prix qu'elle doit payer pour parvenir à ses fins. »

John Truby

# Sommaire

<u>Mention légales</u>	03
<u>Citation</u>	04
<u>Personnages</u>	06
<u>Prologue</u>	08
<u>1<sup>er</sup> tableau</u>	11
<u>2<sup>e</sup> tableau</u>	19
<u>3<sup>e</sup> tableau</u>	22
<u>4<sup>e</sup> tableau</u>	25
<u>5<sup>e</sup> tableau</u>	29
<u>6<sup>e</sup> tableau</u>	32
<u>7<sup>e</sup> tableau</u>	38
<u>8<sup>e</sup> tableau</u>	44
<u>9<sup>e</sup> tableau</u>	49
<u>10<sup>e</sup> tableau</u>	55
<u>11<sup>e</sup> tableau</u>	59
<u>12<sup>e</sup> tableau</u>	67
<u>13<sup>e</sup> tableau</u>	69
<u>14<sup>e</sup> tableau</u>	75
<u>Épilogue</u>	76
<u>Événements/tableaux</u>	78
<u>Remerciements</u>	79
<u>Bibliographie</u>	80

# Personnages

## Personnages féminins contemporains

– Une Mère et sa Fille.

## Personnages féminins du 19<sup>e</sup> siècle

– Victoire Baudie, 37 ans, institutrice, essayiste, journaliste économique.

– Comtesse Sophie de Fleuris, 51 ans, écrivain.

– Marianne La Messine, puis Damber, écrivain, 24 ans.

– Joséphine Talman, amie de la Comtesse, 50 ans.

– L'Américaine, doyenne de l'Université du Wyoming.

## Personnages masculins

– Valentin Baudie, frère de Victoire, prêtre, 51 ans.

– Edmond Damber, 44 ans, homme d'affaires, préfet.

– Le Recteur.

– Le Rédacteur.

Ces personnages m'ont été librement inspirés par les vies de :

- Julie Victoire Daubié, première bachelière de France en 1861, première licenciée ès lettres en 1871, journaliste économique.
- Marie d'Agoult, historienne, écrivaine sous le nom de Daniel Stern,
- Juliette Lamber(t) Adam écrivaine sous le pseudo Juliette La Messine, femme d'Edmond Adam, député, puis sénateur.
- Hortense Allart, écrivaine.

La pièce se passe à Paris, de nos jours, puis entre 1861 et 1871.

## Prologue

*Jour.*

*Une jeune Fille arrive sur le plateau. Elle lance son cartable sur la scène.*

LA FILLE : Les études, c'est fini ! Fini ! Fini ! Plus jamais d'examen ! Plus de cartable, plus de leçons. Plus rien ! J'en ai assez de tous ces devoirs ! De toutes ces contraintes. De ces notations. Je n'en peux plus. Ras-le-bol ! Tout m'ennuie !

*Elle s'assied par terre, la tête dans les mains. Sa mère la voit, l'observe et s'approche.*

LA MÈRE : Quel visage contrarié ! Ma fille que t'arrive-t-il ? Un problème ? Un désagrément ?

LA FILLE : Heu ! Heu ! Je...

LA MÈRE : Es-tu malade ? Est-ce grave ! Parle ! Je suis inquiète !

LA FILLE : Heu ! Heu !

LA MÈRE : Je t'écoute !

LA FILLE : Tu ne vas pas être contente.

LA MÈRE : Je ne ferai pas de commentaire. Parle, sans crainte. Je suis ta mère, je peux tout entendre.

LA FILLE : Je veux arrêter mes études. Trouver du travail.

LA MÈRE :...

LA FILLE : Je vois bien que tu es mécontente.

LA MÈRE : Non ! Non ! Je réfléchissais. Oui ! Ma fille, j'entends bien ce que tu dis. Je comprends que tu sois découragée. En effet l'année a été chargée. Faire une pause me paraîtrait raisonnable... En attendant, je te propose un marché.

LA FILLE : Un marché, de quoi s'agit-il ?

LA MÈRE : Tu sais que je joue dans une nouvelle pièce ?

LA FILLE : Oui, mais tu ne m'en as rien dit. Quelle histoire raconte-t-elle ?

LA MÈRE : Il s'agit de tableaux s'inspirant de la vie de femmes qui nous ont précédées, des pionnières à qui nous devons beaucoup : Julie Victoire Daubié, la première bachelière française est Victoire. Marie d'Agoult, écrivaine, historienne, appelée aussi Daniel Stern, est la Comtesse Sophie de Fleuris. Et, d'autres femmes qui ont œuvré pour que leurs actions soient reconnues socialement. Agissant en réseaux, déterminées, elles nous ont montré le chemin de l'ère moderne.

LA FILLE : Ah ! Oui ! Et, qu'ont-elles réalisé de si particulier ?

LA MÈRE : Au dix-neuvième siècle, elles se sont battues pour que les femmes aient accès à la connaissance et qu'elles puissent jouer un rôle social important. Elles ont été soutenues par des hommes conscients de ce qu'elles pouvaient apporter à la société par leur travail et leurs idées nouvelles.

LA FILLE : À part Jeanne d'Arc, quelques mères de rois et régentes, on nous parle rarement de l'importance de ces femmes dans la société.

LA MÈRE : Eh ! Bien ! La dernière répétition va bientôt commencer. J'interprète le rôle de Victoire. C'est un personnage qui ne laisse personne indifférent, il a même provoqué des réactions parfois vives de la part de l'équipe de comédiens. Mais nos échanges ont créé une vraie synergie. Veux-tu y assister ? On reparlera de ton avenir, à la maison ?

LA FILLE : J'ai hâte de voir la pièce. Bon ! Dans ces conditions, c'est d'accord !

LA MÈRE : Reste dans les coulisses ! Je vais me préparer.

*On entend un air de la Vie parisienne d'Offenbach.*

*Noir. Les trois coups sont frappés.*

*Jour.*

## 1<sup>er</sup> tableau (1861)

*Victoire Baudie, est en train d'écrire.*

*Son frère arrive, essoufflé et furieux.*

VICTOIRE BAUDIE, VALENTIN BAUDIE.

VALENTIN : Tu t'installes à Paris sans nous prévenir ! Maman est très contrariée. Quand comptais-tu nous le dire ?

VICTOIRE : Fichtre ! Les nouvelles se propagent à la vitesse du tam-tam. Comment l'as-tu appris ?

VALENTIN : J'ai rencontré notre voisin près de la gare, c'est d'ailleurs à cet endroit qu'il t'a vue.

VICTOIRE : Ah ! Je comprends.

VALENTIN, *baissant d'un ton* : Alors, je t'écoute !

VICTOIRE : C'est très simple...

VALENTIN : Oui...

VICTOIRE, *pesant ses mots* : ... J'ai pris ma décision, en Allemagne, lorsque la famille pour laquelle je travaillais s'est séparée. Le mari a quitté sa femme et celle-ci est retournée

chez ses parents. J'ai su qu'il n'y avait qu'à Paris que je pourrais réaliser mes rêves.

VALENTIN : Pas un mot de toi... (*Silence ému.*) J'ai appris ta venue à Paris par un étranger... C'est très désagréable. Maman sera très peinée de ne pas te voir.

VICTOIRE : Je le conçois. Je ne souhaitais pas vous faire de peine, mais ma décision de venir directement à Paris a été mûrement réfléchi. J'en avais assez de travailler chez des particuliers. J'ai fait quelques places. Je dois travailler pour moi, maintenant.

VALENTIN, *furieux* : Obligée de travailler pour des particuliers, tu plaisantes, j'espère ! Tu n'as jamais voulu être institutrice. Tu as préféré être préceptrice.

VICTOIRE : Pourquoi ce reproche ?

VALENTIN : Bien sûr, Mademoiselle fait de la résistance. Avec ton certificat de capacité, tu pouvais enseigner dans le privé ou dans le laïc.

VICTOIRE : Et, me soumettre à la lettre d'obédience ? Ça jamais !

VALENTIN : Pourquoi pas, Mademoiselle ! Les autres institutrices le font bien.

VICTOIRE, *montant le ton* : Tu parles en homme d'Église !

VALENTIN : Qu'est-ce que cela signifie ?

VICTOIRE : Tu me le demandes ? Les religieuses peuvent enseigner sans passer de diplômes. Les non – religieuses doivent être diplômées. C'est honteux ! Voilà tout. (*Elle martèle.*) Tant que ce texte odieux existera, mettant l'enseignement des filles dans les mains de l'Église, je passerai mon chemin.

VALENTIN : Iconoclaste. Tu es iconoclaste.

VICTOIRE : Iconoclaste, parfaitement ! Et je le revendique.

VALENTIN : De mieux en mieux ! Voilà que tu méprises l'Église maintenant !

VICTOIRE : Ma position n'est pas contre l'Église. Je condamne cette alliance du gouvernement et de l'Église qui entraîne cette inégalité. J'émet des doutes sur les compétences des religieuses qui n'ont pas à prouver leurs connaissances avant d'enseigner. Je suis contre un enseignement bradé, confié à des personnes dont on ne peut vérifier les connaissances.

VALENTIN : Hé ! ...

VICTOIRE : ... Est-il normal qu'une Mère de couvent puisse désigner comme institutrice une sœur pour la seule raison qu'elle a vécu auprès d'elle ? Comment ça peut-il avoir la valeur du diplôme exigé par l'école laïque ?

VALENTIN : C'est ainsi et que peux-tu y faire ?

VICTOIRE : Me battre pour obtenir l'abolition de ces privilèges.

*Silence.*

VALENTIN : Et, comment comptes-tu vivre dans cette ville monstrueuse ?

VICTOIRE : Ne t'inquiète pas pour moi. J'ai quelques économies. Paris offre des possibilités que je n'avais pas jusqu'à présent, des lieux où des choses se font et se défont comme des salons, des associations. Je vais me créer un réseau de relations solides.

VALENTIN : Si ça ne marche pas, tu pourras toujours revenir à la maison.

VICTOIRE : N'y compte pas. J'ai des projets qui vont m'occuper très longtemps. J'ai l'ambition de passer le baccalauréat, puis une licence ès lettres, ce qui me permettra d'enseigner à l'Université.

VALENTIN : Mais, ma pauvre sœur, d'où sors-tu toutes ces idées ?

VICTOIRE : Souviens-toi de ce qu'a dit notre père sur son lit de mort, alors que j'étais encore très petite. Les filles

doivent acquérir autant de connaissances que les garçons, si elles le désirent.

VALENTIN : Il me semble que j'ai tenu la promesse que je lui avais faite en t'enseignant tout ce que je savais.

VICTOIRE. C'est vrai ! Et, je t'en remercie. Maintenant, il m'incombe de poursuivre ce qui a été commencé.

VALENTIN : J'ai entendu parler de tes écrits sur l'égalité des salaires, le droit de vote des femmes. Là, tu vas beaucoup, beaucoup trop loin...

VICTOIRE, s'asseyant lourdement : ... Beaucoup trop loin ? Un jour j'ai lu une étude d'Adolphe Blanqui sur les classes ouvrières en France en 1848.

VALENTIN : Un livre ? Et alors ?

VICTOIRE : J'y ai appris l'horreur du travail des ouvrières de la soie. Elles avaient le bout des doigts plongé dans l'eau presque bouillante des bassines. Les ateliers dégageaient une odeur infecte. Leurs corps, leurs vêtements en étaient imprégnés...

VALENTIN : ... Que peux-tu y faire ? ...

VICTOIRE : ... Bouleversée, je n'en ai pas dormi de la nuit. J'imaginai la vie de ces pauvres femmes payées chichement et martyrisées. (*Elle renifle douloureusement.*)

VALENTIN : Tu ne peux pas refaire le monde à toi toute seule !

VICTOIRE : Je me battraï contre l'injustice qui sévit dans notre société. Je ferai changer les choses. C'est ma mission.

VALENTIN : Idéaliste, tu vas au-devant de bien des désillusions.

VICTOIRE : J'en prends le risque. Maintenant, je me sens fatiguée. Je ne souhaite pas en discuter. Merci d'être passé, j'ai du travail.

VALENTIN, *désarçonné, la regarde attristé* : Ce que tu peux être révoltée ! *Puis levant les bras en signe d'impuissance, il sort.*

VICTOIRE (*seule.*)

VICTOIRE : Quelle scène pénible ! Mon frère qui m'a élevée, m'a appris tant de choses le latin, le grec, et, autres matières. Je suis si triste. Mon cœur éclate. (*Elle sort un mouchoir et se mouche énergiquement. Silence, puis haussant le ton.*) Mais je ne pouvais pas le laisser me convaincre de changer d'avis. (*Après réflexion.*) Je n'ai pas été très aimable. Bah ! Nous nous réconcilierons une autre fois, c'est mon frère après tout. (*Silence pesant. Très agacée.*) J'ai tant à faire. Et, tant d'obstacles ! Encore un courrier que je vais adresser à l'Université. Quel prétexte vont-ils évoquer cette fois-ci pour refuser mon inscription ? (*Elle crie.*) Aix en Provence l'a fait ainsi que d'autres. S'ils espèrent que je vais me lasser, ils se

trompent. (*Elle tape du pied, furieuse, au bord des larmes. Silence.*)

*Elle se ressaisit et sort une enveloppe de sa poche, déca- chette et lit, à haute voix.* Une médaille d'une valeur de huit cents francs pour le mémoire envoyé par vous au Concours sur l'égalité des salaires hommes/femmes vous est allouée. (*Elle s'assied.*) Et mon nom sera cité, en public, au palais des Arts. (*Elle chantonne.*) Enfin un peu de reconnaissance. *Rêveuse, elle sourit. Elle sort un petit sac de sa poche et prend un morceau de praline qu'elle mange.*

*Puis faisant face aux spectateurs.*

Du temps où je passais mon certificat d'aptitude pour l'enseignement primaire supérieur, le responsable du jury insistait : « Êtes-vous sûre, Mademoiselle, de vouloir passer l'examen avec tout ce qui est au programme sans oublier l'instruction morale et religieuse, les travaux d'aiguille, le dessin, et la géographie. Toutes les matières, Mademoiselle ?

— Mais oui, Monsieur, toutes les matières.

— Nous n'avons pas de temps à perdre. Et si vous avez des doutes sur l'une d'elles, dites-le-nous tout de suite... »

Et, j'ai réussi.

*Victoire sourit, puis déclamant :* Indépendance, dignité de la femme, prise en compte de la maternité, éducation, reconnaissance de paternité et protection de l'enfance, égalité des salaires, droit de vote. Maintenant, je dois réussir à m'inscrire aux épreuves du baccalauréat. Il n'y a aucune raison que je n'y arrive pas. (*Elle tape sur le bureau.*) Il n'est écrit nulle part que l'inscription est interdite aux femmes. (*Elle tape sur le bureau.*) Je dois me battre contre une loi qui n'existe pas. Après, j'irai à l'Université passer une licence ès lettres. J'en

rêve depuis si longtemps. Pour moi et aussi pour toutes les femmes. (*Elle mange à nouveau.*)

*Noir.*

## 2<sup>e</sup> tableau

La Comtesse SOPHIE de FLEURIS, *seule*.

*Sophie va et vient en maugréant. Elle est vêtue de noir, élégante, rayonnante malgré les épreuves qu'elle a traversées.*

SOPHIE : Un souffle nouveau s'est levé éliminant le passé. J'aimais tant mon ancienne maison où tous mes amis se réunissaient pour construire un avenir meilleur et voilà que cet Empire autoritaire et abhorré me coupe de tout ce qui faisait ma joie et ma fierté. (*Des sanglots dans la voix.*) J'ai vu mon domaine s'écrouler sous les coups répétés des démolisseurs agréés par ce fameux Baron Haussmann, mais qu'a-t-il à vouloir transformer Paris en un énorme chantier ? J'ai erré comme une âme en peine pendant quelques années et me voilà à peine installée dans ce nouveau salon.

*Entre son amie Joséphine Talman.*

SOPHIE, JOSEPHINE TALMAN

JOSÉPHINE : Bonjour Sophie.

SOPHIE, *se levant pour l'embrasser* : Joséphine, que c'est gentil à vous de venir me rendre visite, je suis si désemparée. Nous étions si heureux là-bas. Ici, c'est tellement moins intime. Je dois tout recommencer. À mon âge ! Encore, si je n'avais pas été flouée dans cette mauvaise transaction. De plus

j'ai perdu une partie de mes meubles. Je sais que je ne dois plus y penser, mais cela m'obsède.

JOSÉPHINE : Allons, allons, mon amie, il n'y a pas que des inconvénients, l'endroit est agréable et vous pouvez créer un autre style, vous avez tellement d'imagination et vos amis vous sont fidèles.

SOPHIE : Peut-être ! Mais je ne peux me résoudre à quitter mes souvenirs, mes habitudes, mes traditions.

JOSÉPHINE : Il faut bien continuer à vivre, malgré tous ces changements. Vous défendez avec fougue l'unité italienne, Victor Emmanuel, Cavour et la nouvelle Allemagne. J'ai lu tous vos articles, parus dans la revue *Le Siècle*, sur le conflit italien. Que de passion Sophie ! On croirait que vous êtes née italienne.

SOPHIE : Je suis mi-française, mi-allemande, mais je suis aussi italienne de cœur. Le rédacteur de la revue n'est pas aussi conciliant que vous, il ne cesse de censurer mes textes, il pense que je suis partielle et que mon implication devient gênante pour l'Empire.

JOSÉPHINE : Vos amis vous soutiennent.

SOPHIE, *amère* : Certainement, au moins certains de mes fidèles amis, comme De Girardin, De Ronchard, Arlès-Dufour et quelques autres. Que deviendrai-je sans eux ? Leur amitié me reconforte et m'aide à vivre dans ces périodes troublées. Tout se transforme. L'unité des régions italiennes

est en train de se faire grâce à Cavour, ce grand homme et à Victor Emmanuel II. La France récupère du même coup Nice et la Savoie.

JOSÉPHINE, *souriant* : Le monde bouge, même en Allemagne, on parle d'un certain Bismarck.

SOPHIE : D'où l'importance de la création de la Nouvelle revue germanique. J'ai à cœur de la faire vivre. L'idée est d'échanger avec l'Allemagne afin de mieux connaître les traditions des uns et des autres. J'aurais besoin d'aide pour traduire de l'allemand au français.

JOSÉPHINE, *curieuse* : Pensez-vous à quelqu'un en particulier ? N'y aurait-il pas cette institutrice qui écrit sur les femmes pauvres ?

SOPHIE, *enthousiaste* : Elle s'appelle Victoire Baudie. Elle a la réputation de quelqu'un de sérieux, je vais la présenter à mon rédacteur, je pense qu'il sera d'accord pour l'engager, si le sujet l'intéresse. Je l'espère, car elle parle l'allemand parfaitement. Je l'attends d'un moment à l'autre.

JOSÉPHINE : Chère Sophie, je vous quitte, j'étais juste passée pour vous souhaiter le bon jour. Je dois rendre visite à notre ami Sainte-Beuve.

SOPHIE : À bientôt, chère Joséphine, faites toutes mes amitiés à notre ami.

*Joséphine sort.*

### 3<sup>e</sup> tableau

LE RECTEUR, VICTOIRE.

*Après les salutations d'usage.*

LE RECTEUR, *rouge de colère contenue, s'étouffant presque* : Non, non et non, Mademoiselle Baudie ! Notre honorable faculté des Lettres ne peut admettre votre candidature au Baccalauréat. Inimaginable, impensable. Oubliez, Mademoiselle ! Ce n'est pas l'usage ! Ça ne s'est jamais fait ! Le Baccalauréat est une chose sérieuse, c'est une affaire d'hommes. Aucune femme n'y a eu accès. Comment avez-vous pu croire (*silence, il toise Victoire*) que... que vous feriez exception (*nouveau silence*). Que la Sorbonne répondrait favorablement à votre requête. Cela ne s'est jamais fait (*soudain, il prend conscience du regard glacial de son interlocutrice. Puis, il continue*). Victoire Baudie, née dans les Vosges, c'est bien cela ? (*Victoire fait un signe de tête.*) Comment avez-vous osé, Mademoiselle, présenter votre candidature. (*Il s'arrête et la toise.*) Et que la Sorbonne puisse l'accepter ! Pourquoi tant de prétention ?

VICTOIRE, *provocante* : Monsieur, cet examen existe depuis des siècles... Et aucun texte de loi n'a jamais interdit aux femmes de s'y présenter. Veuillez m'en citer un seul. (*Elle le toise, il reste muet, elle continue.*) Donc comme Descartes et comme vous – *cogito ergo sum* (*le recteur s'étrangle*). Aussi curieux que cela puisse vous sembler – je pense donc,

j'existe – Oui ! Monsieur ! Malgré mes jupes et mes menstrues, il m'arrive de penser et d'agir.

LE RECTEUR, *choqué, puis pontifiant* : Mademoiselle, je vous en prie, respectez le lieu où vous vous trouvez ! Lisez Jean-Jacques Rousseau et ses sages conseils dans l'Émile. Je cite : « Toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce, voilà le devoir des femmes dans tous les temps, et ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance ». Votre chemin est tout tracé, un mari et des enfants à aimer, à choyer. Dans une maison accueillante et sentant bon les odeurs de cuisine. Là est votre destin. Croyez-moi, un bonheur tout simple. C'est la base de notre équilibre social. Vous n'avez pas de place dans notre université.

VICTOIRE : Et, pourquoi, Monsieur, une moitié de l'humanité tiendrait-elle l'autre en esclavage ?

LE RECTEUR : Mademoiselle, vous avez trop lu George Sand, cette pécheresse qui fume des cigares, multiplie les amants et donne des leçons d'humanité aux autres. Prenez garde, vous êtes sur une mauvaise pente... Ce texte sur le salaire des femmes que l'académie de Lyon vient de récompenser, c'est bien de vous qu'il s'agit ? ... Mais bien sûr, c'est vous. Vous pensez bien que je n'adhère pas à vos idées... Vos idées, quel malheur ! Dieu nous en préserve !

Si l'homme a besoin d'instruction pour diriger le pays, la femme, elle, n'a besoin que d'éducation pour garantir la

morale et la paix des familles. À vos fourneaux, vos broderies, et, surtout, n'oubliez pas de prier. Pourvu que vos maris soient satisfaits, que nos enfants soient éduqués, le pays sera servi efficacement et tout le monde sera content. L'équilibre sera ainsi maintenu.

*Il sort.*

VICTOIRE (seule).

VICTOIRE, *en colère* : J'espérais un plus de compréhension de la part de cette administration prestigieuse. Je n'en peux plus. Que faire ? Toutes les portes me sont fermées. Je me sens tellement déçue ! Dois-je renoncer à mon rêve ? Parfois, je me demande si je ne perds pas mon temps et mon énergie à vouloir briser les codes de cette société engluée dans son refus du changement. Dois-je renoncer à me battre ? Parfois, je me demande si je ne suis pas le double de Don Quichotte et si je ne me bats pas contre des moulins aveugles ! Mon frère aurait-il raison ? Suis-je trop ambitieuse de vouloir changer les habitudes ? Les coups répétés ça fait mal, même si je ne montre pas mes bleus. *Elle prend dans son petit sac, un morceau de praline qu'elle mâche en silence.* Mais vais-je déclarer forfait pour autant ?

*Une musique d'Offenbach souligne la transition entre les deux tableaux.*

## 4<sup>e</sup> tableau

SOPHIE, VICTOIRE.

*Victoire entre, austère, digne, mais très en colère. Sophie ne semble pas s'en apercevoir.*

SOPHIE, *mondaine* : Ah ! Mademoiselle Baudie, je vous attendais avec impatience. Que de tracas m'assaillent ! La vie à Paris devient impossible, ce déménagement, ces travaux... *Le regard glacial de Julie l'arrête net dans son monologue.*

SOPHIE, *amicale* : ... Assoyons-nous, vous prendrez bien un peu de mauve ?

VICTOIRE, *se détendant* : Volontiers. Quel parfum ! C'est divin !

SOPHIE *sert et tend une tasse à Victoire* : Un petit gâteau ?

*Silence.*

SOPHIE, *rêveuse* : J'ai gardé mon argenterie ornée de mes armoiries. (*Silence.*) Elle me relie à mes origines. C'est important de savoir d'où l'on vient. Cela permet de prendre de la distance tout en gardant le fil qui nous permet de nous construire. Que de chemin j'ai parcouru depuis ma jeunesse aristocratique ! Que de transgression, aussi ! (*Silence.*) Cela

vous intéresserait-il de collaborer à la Nouvelle Revue germanique qui vient d'être lancée ?

VICTOIRE, *méfiante* : De quoi s'agira-t-il ?

SOPHIE : Vous possédez la langue allemande parfaitement, me semble-t-il ? (*Victoire approuve d'un signe de tête.*) Il s'agira de faire des traductions de textes d'auteurs connus comme Kant, Goethe...

VICTOIRE : Ah ! Quant à traduire Kant...

SOPHIE : ... Ne vous inquiétez pas, cela ira très bien. Et, je suis là pour vous aider.

VICTOIRE : Dans ces conditions, j'accepte.  
*Silence.*

SOPHIE : Que se passe-t-il ? Vous me paraissez contrariée. Ai-je oublié un élément dans notre future collaboration ?

VICTOIRE : Heu ! ... Heu ! ... Je suis très en colère ! J'ai été reçue par un fonctionnaire obtus de la Sorbonne. Il refuse de m'inscrire au baccalauréat ! En résumé. (*Elle le mime.*) Ça ne s'est jamais fait ! C'est impensable, une femme à l'Université, vous rêvez Mademoiselle, allez surveiller vos fourneaux et torcher nos mouflets et la France sera bien gardée.

SOPHIE : J'imagine très bien la scène. Pourquoi, n'essaieriez-vous pas de postuler à l'Université de Lyon ? Le

jury a récompensé votre essai sur la vie des femmes démunies et vous avez dû rencontrer un de mes amis François Barthélemy Arlès-Dufour. C'est un grand défenseur des femmes. Dès qu'il s'est marié, il a accolé le nom de sa femme au sien en signe d'égalité homme/femme. Votre étude l'a beaucoup intéressé. Je sais qu'il faisait partie du jury. C'est un homme d'affaires influent, il a ses entrées auprès de l'Empereur. Il appuiera votre candidature.

VICTOIRE, *calmée* : Je vois de qui vous voulez parler, je pense que vous avez raison. Je vais suivre vos conseils.

SOPHIE : Je vous soutiens, Victoire. Vous allez ouvrir l'accès à la connaissance pour les femmes et cela me paraît de la première importance. J'envisage de lancer un projet d'études sur l'émancipation des femmes dans le monde. Aux États-Unis d'Amérique, Elisabeth Blackwell et Maria Zakrzewska ont obtenu des diplômes de médecin. La France doit suivre et vous êtes notre espoir. Vous êtes une pionnière. Je vais écrire, de ce pas, à l'ami dont je vous ai parlé. Essayez de le contacter de votre côté. Peut-être l'Impératrice Eugénie interviendra-t-elle ?

VICTOIRE : Je vous remercie, Madame la Comtesse. Votre confiance m'honore et me reconforte.

*Elle sort.*

SOPHIE.

SOPHIE *prend un article de journal et lit* : « Une femme qui exerce son intelligence devient laide, folle, horrible. Elle ne peut qu'être ménagère ou courtisane ». Quel goujat ! Mais, il parle de George Sand et de moi-même ! Quel horrible personnage que ce Proudhon ! Voyons, ce qu'en dit Marianne La Messine dans ses écrits anti proudhoniens. (*Elle lit silencieusement. Puis elle réfléchit à haute voix.*) Une femme qui écrit sous un nom de femme. Se pourrait-il que ce soit un homme ? Nous sommes toutes amenées à écrire sous un pseudo masculin, par nécessité. Il n'est pas dans les mœurs que les femmes aient droit de plume, du moins tant qu'elles ne se sont pas fait une place dans ce monde d'hommes. J'aimerais connaître cette Marianne. Elle défend l'honneur des femmes... Une invitation à me rendre visite sera plus simple.

*Noir. Musique.*

## 5<sup>e</sup> tableau

SOPHIE, MARIANNE LA MESSINE.

SOPHIE : Ah ! Enfin vous voici, Mademoiselle La Messine, je vous attends depuis des heures. Que de reconnaissance, je vous dois, d'avoir écrit ces propos anti proudhoniens sur les femmes. Vous nous avez toutes vengées par votre livre. Après les écrits de Jenny de Héricourt et les vôtres, cet immonde Proudhon ne s'en remettra pas de sitôt.

MARIANNE, *minaudant* : Chère Comtesse, je vous admire tant, ainsi que Madame George Sand. Vous avez tant écrit. Votre histoire de la révolution de 1848 a séduit le Tout-Paris. Vous êtes reconnue comme écrivain et tout le monde vous vénère.

SOPHIE, *protectrice* : Ma petite Marianne, vous, aussi, serez célèbre un jour, quand vous aurez acquis une certaine connaissance de notre monde. Vous verrez, je vous conseillerai. Vous pourrez rencontrer beaucoup de gens dans mes soirées : des libéraux ou des républicains comme Émile de Girardin, dit le Bonaparte de la presse, ainsi que des journalistes comme Édouard Grenier, le poète écrivain Lamartine, Edmond Adam, avocat, banquier, préfet et tant d'autres...

MARIANNE : Oh ! Oh ! Oui, j'aimerais les rencontrer et écrire des articles dans la Presse.

SOPHIE : Ma petite Marianne, je prendrai soin de vous, nous ferons du bon travail ensemble. Vous avez du talent. Cependant, vous devrez acquérir une certaine connaissance de notre monde. Pour débiter, vous pourriez ouvrir un petit salon. Je vous donnerai quelques principes simples. Réunir des hommes de bon niveau et quelques femmes intelligentes autour de vous, garder une apparence sereine et heureuse. Je vous apprendrai à créer une ambiance impersonnelle et paisible, nécessaire pour retenir l'amitié.

MARIANNE : Madame la Comtesse :... Vous êtes trop bonne...

SOPHIE :... Allez ! Ne me remerciez pas ! Se soutenir entre femmes est bien normal. Écrire, être reconnue, jouer un rôle dans la société. ... Belle ambition, ne trouvez-vous pas ?

MARIANNE : Certes, Madame la Comtesse, même si je pense que seul le travail peut émanciper les femmes, comme il a émancipé les hommes. Personnellement, je sais que je ne pourrai me réaliser que dans une histoire d'amour avec un homme avec lequel je partagerais des valeurs politiques et que j'épouserais.

SOPHIE : Marianne, vous êtes veuve, pourquoi vous remarier ?

MARIANNE : Je ne peux pas vivre sans amour, sans le bonheur qu'il promet et qu'il donne. Aimer, c'est agrandir sa vie. C'est l'union de deux êtres qui s'aiment et qui s'associent pour vivre ensemble.

SOPHIE : Ah ! Je vois ! Je vous écrirai pour vous inviter à une réunion prochaine.

*Marianne sort.*

*Une musique de Liszt marque un espace-temps.*

## 6<sup>e</sup> tableau

SOPHIE, JOSÉPHINE.

SOPHIE : Joséphine, quelle joie que vous ayez pu vous joindre à nous ! Victoire sera contente de faire votre connaissance.

JOSÉPHINE : Moi, aussi. Vous m'avez tellement vanté ses mérites de journaliste économique !

SOPHIE : Il est vrai que j'apprécie le travail que nous faisons ensemble.

*Victoire, puis Marianne arrivent.*

*Les mêmes, VICTOIRE, MARIANNE.*

SOPHIE : Nous voici réunies, pour fêter notre premier bachelier de France, à quand bachelière ? Bravo Victoire ! Nous avons réussi ! (*Elle offre un bouquet de glaïeuls.*) À Victoire !

VICTOIRE, *émue* : Merci !

SOPHIE, *mondaine* : Le glaïeul, comme vous le savez est symbole de réussite.

*Chacune a un verre à la main.*

*Sophie lève son verre : « À Victoire ! »*  
*Les autres, en cœur : « À Victoire ! »*

Vos parents doivent être fiers de vous ! (*Victoire fait signe « non » de la tête.*) Toujours pas de nouvelles ?

VICTOIRE *fait tristement non de la tête* : Je préfère ne pas en parler. Merci mes amies, grâce à une chaîne amicale qui s'est mise en place. La Comtesse Sophie, Monsieur Arlès-Dufour, le doyen de la faculté de Lyon, Monsieur Bouillier, jusqu'à notre Impératrice qui a donné l'estocade finale. Ouf ! À 37 ans, il était temps.

SOPHIE : Tout de même quel parcours ! Jusqu'à l'obtention du bout papier consacrant la réussite. Le ministre de l'Enseignement ne voulait pas signer le diplôme, pour une femme, parce que ça ne s'était jamais fait. Quel âne ! Il a encore fallu l'intervention de l'impératrice.

VICTOIRE : C'est fini, je l'ai maintenant.

SOPHIE, *fièrement* : Cette étape de baccalauréat est essentielle. C'est un goulot d'étranglement qui a sauté. J'espère qu'il incitera de nombreuses femmes à le passer et à s'orienter vers l'enseignement supérieur. Enfin ! Les femmes pourront faire légitimer leurs connaissances !

VICTOIRE : Désormais, je dois penser au stade suivant, la licence ès lettres. Et, si ma santé me le permet, la thèse.

MARIANNE : Quelle ambition ! (*Sophie lui coupe la parole et les entraînent vers la table et majestueuse, les place, en maîtresse de maison accomplie. Sophie et Joséphine en bout de table, Victoire et Marianne, face au public.*)

SOPHIE, *tendant de créer une ambiance* : Hier, je suis allée à l'opéra, on jouait Lohengrin, d'un certain Wagner. C'était remarquable !

VICTOIRE : Oui, c'est une œuvre très forte, mais je me suis plus intéressée au salaire des placeuses en discutant avec elles. Savez-vous combien elles gagnent ? C'est pitoyable !

JOSÉPHINE : Moi, je préfère Offenbach et Gounod. Ah ! Faust, je l'adore.

SOPHIE : Encore bravo pour votre succès, Victoire.

JOSÉPHINE. Quel honneur de manger avec un bachelier ! Que de portes cela va vous ouvrir !

MARIANNE : Moi, même, si je trouve important de réussir professionnellement et d'être indépendante, j'ai besoin d'amour pour vivre et j'aimerais rencontrer un homme avec lequel je partagerais mes convictions.

JOSÉPHINE : Encore faut-il le trouver ? Moi, je préfère garder ma liberté, au moins je peux fréquenter qui je veux et garder comme amis, mes anciens amants.

VICTOIRE : C'est parfaitement immoral ! Mais pourquoi pas. Chacune a le droit de choisir sa vie. La situation des femmes pauvres me préoccupe tant que je n'ai pas assez de temps pour envisager d'autres voies. Je me suis engagée dans un combat et je dois le gagner. Donc, me mettre sous la coupe d'un homme, impossible ! C'est une décision importante et elle m'appartient !

*Petit incident : Marianne utilise le couvert à poisson pour manger la viande, manifestement elle n'arrive pas à la découper. Sophie esquisse une grimace de dégoût, se lève. On entend dans la rue le rémouleur : « Répare... couteaux ! Répare... ciseaux ! ».*

*Joséphine, discrètement, lui indique le couteau. Marianne la remercie d'un signe de tête, Victoire n'a rien vu. Sophie, après avoir fait le tour de la table, impatiente, se rassied.*

SOPHIE, *enchaînant* : Je me sens trop vieille pour modifier quoi que ce soit dans ma vie. Mais j'ai des regrets, regrets d'avoir raté mon histoire d'amour, regrets de n'avoir pas pu être proche de mes enfants. Il est trop tard pour me plaindre, mais cette blessure me torture chaque jour. Il ne me reste que l'amitié chaleureuse, tellement importante pour continuer à vivre agréablement. Mais, Marianne, vous êtes veuve, pourquoi perdre votre indépendance ?

MARIANNE : J'espère rencontrer un homme avec lequel je pourrai réaliser mes rêves. ...

SOPHIE : ... Quel que soit l'homme, vous trouverez en lui un égoïste, un despote qui attendra de vous un grand dévoue-

ment qui ne sera jamais payé en retour. Comment pouvez-vous croire encore à l'amour ?

MARIANNE : Il y a un risque, je le conçois ! Mais je crois à l'amour.

SOPHIE : J'y ai cru aussi. Je n'ai pas pu divorcer de mon mari, la loi interdisant le divorce. J'ai eu trois enfants avec l'homme que j'aimais, trois enfants que je n'ai pas pu reconnaître. Légalement je ne suis rien pour eux. Leur père me refuse le droit de les voir. C'est une telle douleur pour moi. ... Une telle douleur et une telle tristesse !

VICTOIRE : Voilà pourquoi la femme doit être émancipée. Elle ne doit pas être à la merci d'un homme tout puissant abusant de ses droits en toute conscience.

SOPHIE : Oui, ils nous humilient. Nous devons continuer à nous battre, nous, pauvres mineures pour obtenir des droits, pour garder nos enfants.

JOSÉPHINE : ... Peut-être que ce qui me séduit chez les hommes, c'est cette assurance qu'ils arborent et qui me fait défaut.

VICTOIRE : Même les hommes qui nous comprennent le mieux ne peuvent pas aller aussi loin que nous, car ils n'ont pas les mêmes enjeux. Nous devons prendre notre destin en main. Rien n'est jamais gagné. Il nous reste encore un long chemin à parcourir.

MARIANNE : Nous sommes complémentaires et nous ne pouvons pas tout faire nous-mêmes. J'ai besoin d'être aimée, caressée, embrassée...

JOSÉPHINE, *ironique* : Voluptueuse. Être jeune !

*Elle se met à chanter :*

« Ah ! Je ris de me voir si belle en ce miroir (*bis*)

Est-ce toi, Joséphine ? Est-ce toi ?

Je suis la fille d'un roi qu'on salue au passage.

Comme une demoiselle, il me trouverait belle (*bis*) »

*Marianne bisse la dernière phrase avec elle.*

SOPHIE : Enfin, Marianne, un peu de tenue.

JOSÉPHINE : Mes premiers émois, c'était si doux. (*Elle prend une mine gourmande qui en dit long.*) J'ai follement aimé, Je l'ai été aussi. J'ai élevé, seule, mes deux enfants. J'ai choisi la passion et l'indépendance et je ne le regrette pas. Je suis comme la rivière qui serpente, libre comme l'eau qui bruisse. Si je rencontrais de nouveau l'aventure, je ne dirais pas non. On peut toujours rêver...

SOPHIE : Rêvons, mes amies. Rêvons !

*On entend « Rêve d'amour » de Liszt. Si on dispose d'un piano, Sophie se mettra au piano.*

*Pendant ce temps les photos de Julie Victoire Daubié et de son baccalauréat apparaissent sur l'écran.*

*Noir.*

## 7<sup>e</sup> tableau

SOPHIE, MARIANNE.

SOPHIE : Ponctuelle, bravo, vous êtes la première.

MARIANNE : J'ai trouvé un cocher, tout de suite, en sortant de chez moi.

SOPHIE : C'est une chance, cela devient de plus en plus difficile de circuler dans Paris.

MARIANNE : Oui...

SOPHIE :... Ma petite Marianne, je voulais vous dire, avant que nos amis arrivent... évitez de bâiller, de soupirer en public, c'est... très... très... mal élevé.

*Les mêmes*, EDMOND DAMBER.

*Edmond Damber salue courtoisement Sophie, puis il aperçoit Marianne, il est immédiatement séduit, lui serre longuement la main, sans quitter son regard. La Comtesse sourit ironiquement, puis montre un visage contrarié.*

*Les mêmes*, le RÉDACTEUR.

LE RÉDACTEUR : Toujours aussi ravissante, Comtesse. Toujours aussi jeune !

SOPHIE : Hélas ! Comme vous je vieillis ! Comme c'est triste !

LE RÉDACTEUR : Allons ! Allons ! Que dites-vous ? Je n'en crois pas un mot, chère Comtesse, vous êtes si jeune ! Mais, n'est-ce pas Damber que j'aperçois en galante compagnie ?

SOPHIE : C'est bien lui !

LE RÉDACTEUR : Que lui arrive-t-il, lui qui fuit, d'habitude, la compagnie des jeunes femmes ?

SOPHIE : Les mystères de la vie sont surprenants parfois ! Venez vous asseoir de ce côté.

*Elle l'entraîne dans la partie droite du salon.*

LE RÉDACTEUR, *le nez dans son décolleté* : Je reconnais bien là votre légendaire diplomatie.

SOPHIE, *lui donne un coup d'éventail sur la joue* : Vilain séducteur.

LE RÉDACTEUR, *lui prend l'éventail des mains et l'imité en s'éventant* : Rejoignez-moi où vous savez, quand tout le monde sera parti.

*Sophie récupère son éventail en riant.*

*Les mêmes, VICTOIRE.*

LE RÉDACTEUR, *à mi-voix* : Ah ! Voilà la papesse de l'émancipation des femmes.

VICTOIRE : Que me vaut tant d'ironie, Monsieur ?

LE RÉDACTEUR : Quelle fine ouïe !

VICTOIRE, *pincée* : Surtout, quand il s'agit de l'honneur des femmes !

LE RÉDACTEUR : Je suis avec beaucoup d'attention toute cette vaine agitation autour de la défense des droits des femmes.

VICTOIRE : Vaine agitation, vous ironisez ?

LE RÉDACTEUR : Je dis bien agitation autour de ce mouvement de quelques femmes frustrées. Il devient à la mode de nos jours de remettre tout en question. Certains réclament une nouvelle place pour les femmes dans l'État. Ils ne supportent pas l'idée d'une quelconque subordination de la femme dans et à l'extérieur de la famille. Ceci entraîne désordre et récriminations. Les livres, les journaux, les conférences en sont le bruyant écho.

VICTOIRE, *d'abord furieuse, puis se maîtrisant* : L'écriture est notre seul mode d'expression toléré. Nous commençons à nous exprimer publiquement avec courage, car la plupart du temps nous sommes interpellées avec véhémence. J'en sais quelque chose ! (*Silence douloureux.*) Nous sommes soumises à l'impôt quand nous travaillons. Nous

devons aussi bénéficier de droits civiques. Il faut changer les lois.

LE REDACTEUR : Émanciper, c'est libérer de l'esclavage. Osez-vous dire que nos mères, nos sœurs, nos filles sont des esclaves, qu'elles n'ont aucun droit ?

SOPHIE, *apaisante* : Mon ami, je vous en prie. ...

VICTOIRE : ... Je l'affirme. Je corresponds avec beaucoup d'hommes et de femmes qui travaillent sur ce sujet. Actuellement, un mouvement européen et américain du nord est en marche. Les Américains ont supprimé l'esclavage des Noirs et certains états ont donné le droit de vote aux femmes. En Angleterre, John Stuart Mill a obtenu le droit de vote censitaire des femmes. C'est un début. La France devra suivre leur exemple. Il faut changer les lois.

LE RÉDACTEUR : En effet, quelques femmes bourdonnent autour de ce sujet, mais elles sont encore bien minoritaires. Leur éducation les maintient dans une attitude de bon ton. Ma mère s'est occupée de notre éducation et, ne s'est jamais plainte...

VICTOIRE : ... De grands bouleversements se préparent en Europe et ailleurs. La nouvelle société industrielle s'installe partout. Malheureusement, l'Empire bien que nous soyons en période libérale se désagrège d'année en année.

LE RÉDACTEUR : C'est vrai, on critique en permanence l'Empire. S'il disparaissait, beaucoup le regretteraient et se

plaindraient que c'était mieux avant. Quant à vous, mesdames, vous n'avez jamais été aussi libres de vous exprimer.

SOPHIE : Vous oubliez Madame de Staël et tant d'autres avant elle. Le monde change. On crée des banques, comme le Crédit lyonnais. Les usines tournent à plein, on rationalise la production. On va bientôt ouvrir le canal de Suez. Les échanges vont s'accélérer. On a besoin de main d'œuvre. On a besoin des femmes.

VICTOIRE : Bien sûr, encore faut-il qu'elles aient accès au monde du travail et que leurs salaires soient les mêmes que ceux des hommes ! C'est le salaire misérable octroyé aux femmes qui les oblige à compléter leur budget en vendant leur corps, dit pudiquement le « cinquième quart de la journée ». J'écris pour faire changer les choses. J'écris pour montrer que la misère des femmes et la dépravation des mœurs sont intolérables. Il faut changer les lois.

*On entend un bruit de dispute violente venant de l'extérieur.*

SOPHIE : Que se passe-t-il ?

LE RÉDACTEUR, *se précipitant* : J'entends des voix de femmes hystériques.

SOPHIE, *se penchant pour regarder* : Oh ! Les mufles, les butors ! La police interdit la réunion des membres du conseil de direction des écoles professionnelles Élixa Lemonnier. C'est scandaleux. Ils les molestent, c'est ignoble. Nous avons le droit de créer des écoles, d'y progresser, mais il nous est

interdit de nous réunir. (*On entend des cris, des coups de sifflet, des protestations venant de l'extérieur.*) C'est scandaleux ! Quand serons-nous enfin respectées ?

VICTOIRE, *en leitmotiv* : Il faut changer les lois. Comme me l'a conseillé notre ami Arlès-Dufour, je dois convaincre les Sénateurs et les Députés. Je vais leur faire parvenir une requête, dont toute la teneur sera, *Égalité de salaire pour l'homme et la femme lorsque qu'il y égalité de travail ou de service*. Elle sera signée par un groupe de femmes motivées et déterminées.

*Pendant toute la scène, Marianne et Edmond sont restés dans le coin gauche de la scène. Ils parlent à voix basse, indifférents à ce qui se passe près d'eux. Sophie paraît agacée, lance un regard peu amène du côté du couple resté en retrait. Elle se met au piano et joue une rapsodie de Liszt (ou on entend de la musique). Marianne et Damber se rapprochent du piano ou écoutent la musique. Edmond tient Marianne par le bras. Ceux qui sont dans la partie droite continuent à parler avec passion, mais on n'entend plus ce qu'ils disent.*

*Jour.*

*La musique continue.*

## 8<sup>e</sup> tableau

VICTOIRE.

VICTOIRE, *lit son courrier*. Elle classe certaines lettres, en jette d'autres d'un geste nerveux : Si je m'en réfère à ce tas (*elle montre le tas*), il n'y aura pas grand monde à ma conférence. Voyons ces alibis de plus près. « J'aurais tant aimé venir ce soir, mais ma soirée est prise, croyez à tous mes regrets, bla, bla, bla, bla ». Un autre correspondant m'envoie en lieu et place un livre qu'il a lui-même écrit. (*Elle rit nerveusement.*) Ceux-là me présentent leurs excuses pour leurs femmes indisponibles ! Leurs femmes indisponibles ! Je crois rêver. D'autres trouvent que les thèmes que j'aborde le sont prématurément. Attendre ! Attendre ! Toujours attendre ! Que tout cela est charmant et de bon ton ! Quelle exaspération ! (*Elle martèle en tapant du pied, très en colère. Puis retour au calme.*) Je dois me préparer, même si je ne prêcherai que pour des convaincus. De toute façon, je n'ai pu obtenir qu'une petite salle pour ma conférence, et avec quelles difficultés ! Je me sens si mal. Et, si je n'y allais pas ! Si je n'y allais pas ! (*Silence.*)

Monde cruel et effrayant que de fois j'ai eu envie de rentrer chez moi ! De tout plaquer. Ah ! Retrouver la nature, rechercher des plantes, des fleurs dans la montagne pour enrichir mon herbier. Ah ! L'époque des champignons. (*Elle sort un petit sac de sa poche, en prend un morceau de praline, le contemple, puis le mange.*) Praline, amande brunie par ce caramel savoureux, quelle douceur tu as ! (*Elle en mange un*

*autre.*) Merci Jaluzot pour ton incroyable talent. (*Elle en mange un autre.*) Trop de gourmandise nuit, mais que c'est bon, petite confiserie consolante ! Allons courage, ma fille ! Ce n'est pas le moment de baisser les bras, ça leur ferait trop plaisir. (*Elle continue à trier son courrier.*)

*Jour.*

VICTOIRE, VALENTIN.

VALENTIN *brandit un feuillet. Victoire est en train de trier son courrier, elle l'a vu, mais continue tête baissée. Valentin s'arrête net, désarçonné. Il marque un arrêt, puis, violent : Tu es fière de toi. Une lettre de soutien au ministre de l'Instruction publique. Rien que ça !*

VICTOIRE, *sèche* : D'abord, bonjour. Ça fait des mois que tu ne m'as pas donné de nouvelles. (*Elle se lève le regarde avec attention.*) Et, tu entres en m'agressant. Tu n'aurais pas un peu grossi ?

VALENTIN, *calmé* : Bonjour. (*Il la serre dans ses bras.*) Excuse-moi, mais tu écris de ces choses ! Soutenir la proposition de loi du ministre.

VICTOIRE : Oui, je la soutiens, sa loi est incomplète, mais c'est un début. Il ne s'agit que de fonder, en France, un véritable enseignement secondaire, qui n'existe pas.

VALENTIN : Mais, quelle insulte pour tous ceux qui jusque-là se sont donnés corps et âme pour enseigner !

VICTOIRE : Mais, je n'insulte personne. Je te rappelle que mon écrit *Du progrès dans l'enseignement primaire* a été référencé dans la *Bibliographie catholique*. Notre objectif est le même, nous voulons tous deux faire évoluer l'enseignement pour le bien de tous.

VALENTIN : Oui ! Mais pas avec les mêmes valeurs.

VICTOIRE : Il est simplement question d'obliger les communes de plus de cinq cents habitants à créer des écoles de filles. C'est une avancée modeste, mais appréciable. La loi encourage les communes à prendre des mesures en faveur des familles indigentes. Elle demande la création des premiers cours secondaires. C'est une avancée, certes modeste. . . .

VALENTIN : . . . Modeste ! Comme tu y vas ! (*Silence.*) Si, petit à petit, les maires et les préfets prennent le pouvoir, que restera-t-il à l'Église ?

VICTOIRE : Elle poursuivra sa mission qui est d'apprendre le catéchisme. Elle pourra enseigner, mais en respectant les mêmes règles que les laïcs. Ne te fais pas d'illusion, la lettre d'obédience deviendra caduque.

VALENTIN : Illusion. Illusion. Qui est dans l'illusion ? (*Il rit.*) Tu oublies que le corps législatif refuse de signer la loi. Napoléon III, le roi des hésitants, ne soutient pas son ministre ! Il ne devrait pas tarder à démissionner.

VICTOIRE : Là, tu. . . Maintenant, que le pied est mis à l'étrier, il ne s'agira plus que d'une question de temps. Si ce

n'est pas cette loi, ce sera une autre. Les filles sortiront *des genoux de l'Église*. On leur apprendra à gouverner leur esprit et à fortifier leur jugement.

VALENTIN : Pour en faire sortir des *femmes professeuses et libres penseuses*. Mon Dieu ! (*Il se signe.*) La jeune femme ne sera plus la reine de son foyer.

VICTOIRE : Tu as une vision trop romantique de la femme, toi qui m'as appris tant de choses.

VALENTIN : Justement, ton évolution revendicative m'effraie. Ce qui m'inquiète, c'est cette campagne commencée contre la religion, contre la femme chrétienne et française. Imagine, les risques que représente la mixité dans les classes. (*Victoire le regarde interrogative.*) As-tu pensé aux procès que peut engendrer l'enseignement des filles par des enseignants masculins ? Et, cette mixité à tout va ! Que d'orgies en perspective !

VICTOIRE : Je comprends que l'Église tremble d'une peur incontrôlée. Cependant, il faut vivre avec son temps. Tout le monde doit avoir accès à l'enseignement gratuit et il doit être obligatoire.

VALENTIN : Pour le moment, il n'en est pas question. Le corps législatif est absolument contre. Comme tu y vas ! Et, qui paierait ?

VICTOIRE : L'Empire !... Avec tout ça, tu ne m'as pas donné de nouvelles de Maman. Comment va-t-elle ?

VALENTIN : Elle vit au ralenti. Elle ne dit rien, mais soupire souvent.

VICTOIRE : Elle me manque. (*Silence.*) J'ai, encore, tant de choses à faire à Paris (*soupirs*). Un jour, je reviendrai. (*Ils s'embrassent.*)

*Nuit.*

## 9<sup>e</sup> tableau

VICTOIRE.

VICTOIRE : Encore un refus de la censure ! Interdit au colportage ! Pourquoi s'en prendre à ce texte sur la prostitution ? Et, voilà que mon rédacteur me refuse un autre texte sur le droit de vote des femmes ! Je les hais tous ! Et, pourtant, il faut faire bonne figure ! Que d'obstacles ! (*Le ton monte, elle se lève.*) Je les hais ! Je les hais ! Les saboteurs, les rétrogrades, les péteux ! Ils me reprochent d'être obstinée, d'agir seule et de ne pas voir la réalité en face. Mais de quelle réalité s'agit-il ? Le suffrage universel d'où les femmes ont été exclues, la prostitution généralisée, le refus de reconnaître des enfants nés par hasard en disant qu'il « faut bien que jeunesse s'amuse ? »

Parfois j'ai envie de me retirer sur une île déserte et de ne m'occuper que de la nature, des plantes, des animaux et de ne penser à rien. (*Elle sort son sac de pralines et en mange.*) Et je faillirais à ma mission ? Abandonner maintenant, surtout pas. (*Elle entend des pas, elle tape du pied, comme pour conjurer le sort, prend une grande respiration et s'assied, faisant semblant de lire un texte. Arrive son rédacteur.*)

VICTOIRE, LE RÉDACTEUR.

LE RÉDACTEUR : Mademoiselle Baudie, je dois vous parler.

VICTOIRE : Justement, je vous attendais. Je viens de découvrir que vous refusez de publier mon article ? Pour quels motifs ?

LE RÉDACTEUR : Vous voilà devenue suffragette, maintenant ?

VICTOIRE : Que signifie ce ton ?

LE RÉDACTEUR, *pontifiant* : Ma chère, malgré vos succès littéraires à l'Exposition universelle et votre médaille de bronze, vous allez devoir tempérer vos revendications concernant le droit de vote des femmes.

VICTOIRE : Tempérer mes revendications ? Quelles revendications ?

LE RÉDACTEUR : Vous êtes trop directe, cela fera rire tout Paris et en particulier, le gouvernement. Même les femmes ne vous soutiendront pas.

VICTOIRE : J'en connais qui me soutiennent.

LE RÉDACTEUR : Oui, une poignée d'excitées. Maria Deraisme, elle-même, n'est pas d'accord avec vous. Elle pense, comme moi, qu'il faut d'abord obtenir l'égalité homme/femme et qu'il ne faut pas brûler les étapes.

VICTOIRE, *virulente, haussant le ton* : Vous oubliez que d'autres pays ont édicté des lois en faveur du vote des femmes, la Grande-Bretagne, certains états d'Amérique du Nord.

L'Autriche s'y prépare. Serons-nous toujours les dernières à faire bouger les choses ?

LE RÉDACTEUR : La femme française est encore trop habituée à attendre tout de l'homme. Par vos demandes légalistes, vous allez trop loin. Certains disent que le mal est dans l'âme de la femme et que c'est à ce mal qu'il faut s'attaquer. Il faut seulement leur donner une bonne éducation morale.

VICTOIRE : De la prudence, toujours cette satanée prudence ! On en crève !

LE RÉDACTEUR : Je dois respecter nos lecteurs et les fidéliser. Patience, ne prêtons pas le flanc aux moqueries du gouvernement qui n' imagine absolument pas ouvrir les salles de scrutin aux femmes. L'idée germera, grandira, sans pour cela aider la nature.

VICTOIRE, *l'imitant* : Elle germera, grandira sans que personne n'en parle ! (*Criant.*) Autrement dit s'étiolera comme une fleur sans soleil !

LE RÉDACTEUR, *martelant* : Sur neuf millions de femmes, quelques milliers, à peine, voteront librement, le reste ira prendre les consignes au confessionnal. (*Silence.*) En Angleterre, aux États-Unis d'Amérique, la question est posée uniquement par le biais politique. Ce n'est pas notre cas. (*Paternel.*) Je vous excuse, car, vous manquez d'expérience dans ce domaine. Il ne faut jamais attaquer ses ennemis de front. Votre impétuosité vous jouera des tours. Profitez-en

aussi, pour adoucir votre essai sur le salaire des femmes, la virulence de vos propos peut choquer nos lecteurs.

VICTOIRE : Je verrai ce que je peux faire.

LE RÉDACTEUR : Avant toute chose, il est nécessaire d'obtenir l'émancipation pour les femmes mariées.

VICTOIRE : Il est évident que je souscris à cela.

*On entend un bruit de pas pressé, apparaît une femme américaine en pantalon bouffant, désinvolte.*

*Les mêmes, L'AMÉRICAINNE.*

L'AMÉRICAINNE : Hello ! Est-ce que je peux voir Mademoiselle Baudie ?

LE RÉDACTEUR : Hello ! La voici. Qui la demande ?  
*(Il entend du bruit et va voir ce qui se passe.)*

L'AMÉRICAINNE, *très à l'aise* : Bonjour, Mademoiselle Baudie. Je viens du Wyoming, et j'ai lu votre livre sur la situation précaire des femmes en France, traduit par une amie anglaise, Joséphine Butler. Bravo votre travail est remarquable. Vous ne vous contentez pas d'observer, en plus vous proposez des solutions. Vos livres aussi ont été traduits en italien et en allemand. Bravo ma Chère.

VICTOIRE, *flattée* : Seriez-vous américaine ?

L'AMERICAINE, *riant* : Oh ! Yes !

VICTOIRE : Quel plaisir de parler avec une femme qui a le droit de voter. Je vous envie ! Quel effet cela fait-il ?

L'AMERICAINE, *riant* : *Very, very real satisfaction.*

VICTOIRE : Quelle chance de vivre dans un pays aussi évolué !

L'AMERICAINE : *Yes, but*, tous les états n'ont pas encore suivi.

VICTOIRE : Ça viendra ! Que me vaut le plaisir de votre visite ?

L'AMERICAINE : Je suis en visite d'études pour mon Université, dont je suis la Doyenne.

VICTOIRE : Doyenne, je suis très impressionnée, chez nous...

*L'Américaine s'approche de Victoire et la prend par le cou tendrement. Stupéfaite, Victoire se dégage rapidement. L'Américaine rit et lui caresse la main.*

LE RÉDACTEUR, *qui revient, mais n'a rien vu* : Est-il vrai que les femmes ont obtenu le droit de vote au Wyoming ?

L'AMÉRICAINNE : *Of course* ! Nous sommes peu nombreux et les femmes sont influentes. D'ailleurs, je suis la Doyenne de notre Université.

LE RÉDACTEUR : *My god* !

VICTOIRE : Je suis si fière de votre réussite. C'est si difficile pour nous ici ! Quand je me suis inscrite à la Sorbonne afin de me présenter aux épreuves de licence, il m'a été spécifié que je pourrais passer les examens et payer des droits. Imaginez-vous que les conférences sont autorisées pour les femmes, depuis peu d'ailleurs, grâce à notre ami Arlès-Dufour, mais pas les cours ? Donc, je ne suis pas autorisée à suivre les cours. Je dois prendre des cours privés. J'ai dû trouver des élèves pour payer mes propres cours. C'est inouï !

L'AMÉRICAINNE : Vous en aurez d'autant plus de mérite, car vous réussirez ! J'ai appris que vous êtes devenue l'amie des abolitionnistes anglaises et que vous correspondez avec Elisabeth Garrett, première femme médecin en Angleterre. Votre renommée est parvenue jusqu'à moi. Mais vous êtes si discrète que personne ne sait rien de votre vie privée.

VICTOIRE : Pour moi, le travail, toujours le travail.

L'AMÉRICAINNE *riant, puis, s'adressant à Victoire* : Et, si nous allions déjeuner ?

VICTOIRE, *hésite, puis* : Allons fêter votre venue à Paris. (*L'Américaine la prend par le bras et elles sortent.*)

## 10<sup>e</sup> tableau

MARIANNE, VICTOIRE.

VICTOIRE : Marianne, que se passe-t-il ? Je n'ai rien compris à votre billet...

MARIANNE, *larmes aux yeux* :... Ah ! Victoire, il m'arrive un grand malheur.

VICTOIRE : Vous m'inquiétez, parlez...

MARIANNE :... Mes projets de mariage sont compromis.

VICTOIRE : Compromis ? Que voulez-vous dire ?

MARIANNE : Je crois que je ne vais pas pouvoir épouser Edmond.

VICTOIRE : Vous a-t-il abusée ?

MARIANNE : Non.

VICTOIRE : Vous a-t-il manqué de respect ?

MARIANNE : Non.

VICTOIRE : S'agit-il de votre fille ?

MARIANNE : Non ! Il l'adore.

VICTOIRE : Alors je ne vois rien d'autre ! Je donne ma langue au chat !

MARIANNE, *pleurant* : Nous sommes fâchés depuis des jours et des jours.

VICTOIRE : Allons bon, une querelle d'amoureux ?

MARIANNE, *pleurant* : C'est beaucoup plus grave. (*Silence.*) Il veut que nous habitons chez lui.

VICTOIRE : Ah ! Ce n'est que cela.

MARIANNE, *reniflant* : Je n'aime pas sa maison, elle est impersonnelle. C'est une maison de célibataire construite sans amour.

VICTOIRE : Il est évident que vivre chacun chez soi ne facilite pas les relations, quoique...

MARIANNE, *reniflant* : Ma maison a été l'objet de tant d'attentions. Chaque chose a fini par trouver sa place. J'ai œuvré pour que chacun puisse garder son intimité, sans gêner l'autre. Non, décidément, je ne me vois pas habiter dans un autre lieu. (*Elle se retourne et aperçoit Edmond qui observe la scène, elle détourne la tête effrayée.*) Mon Dieu ! Edmond nous observe.

VICTOIRE : Les joies du mariage commencent.

MARIANNE, *reniflant* : Je ne suis pas aussi optimiste que vous.

*Les mêmes*, EDMOND.

EDMOND : Bonjour Victoire, quelle joie de vous voir !

VICTOIRE : Bonjour Edmond, quelle journée merveilleuse !

MARIANNE, *boudeuse, reste à distance* : Si je vous dérange, dites-le-moi, je peux rentrer.

EDMOND, *charmeur* : Restez ma chère. (*Victoire fait mine de se retirer.*) Vous aussi Victoire, je vous fais juge.

VICTOIRE : Croyez-vous que ma présence soit indispensable ?

EDMOND : Mais oui, vous êtes notre amie. (*Edmond s'éclaircit la voix.*) Chère Marianne, je connais vos idées sur le rôle de la femme dans le couple et je comprends que vous les mettiez en pratique en refusant la subordination de domicile...

MARIANNE, *se tortillant* : ... Je suis sentimentale, j'aime ma maison et je souhaite partager mon nid douillet avec vous, mon ami.

EDMOND : Cela me touche, c'est vrai qu'il est chaleureux, cependant il faut que chacun y trouve sa place.

MARIANNE, *se rapprochant* : Je vous l'accorde.

EDMOND : Ma très chère Marianne, j'ai bien réfléchi et je pense avoir trouvé une solution qui pourrait nous satisfaire tous les deux.

MARIANNE : Nous vous écoutons.

EDMOND : Je propose que nous habitons chez vous, à une condition.

MARIANNE : *reculant d'un pas* : Une condition ?

EDMOND : M'autoriseriez-vous à faire construire une aile sur le côté de votre maison ? Cela me permettrait d'avoir mes appartements et d'y travailler sans gêner personne. (*Marianne lui saute au cou. Victoire s'éclipse discrètement.*)

MARIANNE : Je vous aime tellement, mon ami.

*Nuit.*

## 11<sup>e</sup> tableau

SOPHIE, JOSÉPHINE.

*Sophie a le nez dans son mouchoir. Elle renifle.*

JOSÉPHINE, *effrayée* : Sophie, mon amie, que se passe-t-il, êtes-vous souffrante ? (*Sophie fait non de la tête.*) Mais, vous pleurez ?

SOPHIE, *le nez dans un mouchoir de dentelle* : Je pleure une amitié perdue.

JOSÉPHINE : Marianne ?

SOPHIE : La traîtresse ! Depuis qu'elle s'est mariée, elle a ouvert un énorme salon près du mien, tout le monde me fuit.

JOSÉPHINE : Vous n'exagérez pas un peu ? Votre salon est le plus couru de tout Paris.

SOPHIE, *peinée* : Elle est jeune, ces messieurs bourdonnent comme des abeilles dans leur ruche. Hier, je n'ai eu aucune visite.

JOSÉPHINE, *pragmatique* : C'est peut-être dû aux hasards du calendrier.

SOPHIE, *pleurant* : Tout le monde m'abandonne, c'est fini, mon salon ne sera plus le premier de Paris.

JOSÉPHINE : Chère Sophie, ne voyez pas tout en noir. Laissez le temps user l'attrait de la nouveauté. Les curieux, une fois apaisés reviendront vers vous. (*Elle l'embrasse.*) On joue l'Africaine de Meyerbeer à l'Opéra, Je vous emmène. Nous rencontrerons certainement votre nouveau soupirant. Il n'attend qu'un mot de vous.

SOPHIE : Je ne sais. Je me sens laide.

JOSÉPHINE, *la prenant par le bras* : Vous vous moquez. Venez, ma chère, il ne faut pas montrer votre tristesse, les beaux jours refleuriront.

SOPHIE : J'admire votre optimisme, mais j'envisage de quitter Paris pour me réfugier chez des amis très chers.

JOSÉPHINE : On dirait une fuite.

SOPHIE, *baissant la voix* : Ne le dites à personne.

JOSÉPHINE *rit* : Vous savez bien. ...

*Elles sortent. Entrent Victoire et Marianne Damber.*

VICTOIRE, MARIANNE DAMBER.

MARIANNE : Je vous ramène l'argent de la vente de vos brochures sur l'émancipation de la femme. Certains thèmes

partent mieux que d'autres et voici le décompte. (*Elle lui donne une feuille que Victoire regarde d'un œil distrait.*)

VICTOIRE : Merci Marianne, votre aide m'est très précieuse. Merci pour les mimosas et les roses que vous m'avez ramenés du Golfe-Juan. Quelle féérie ! Quel plaisir j'ai éprouvé à vivre avec ces magnifiques fleurs pendant des jours. Maintenant, j'ai réussi à en mettre quelques-unes dans mon herbier. Vraiment merci Marianne.

MARIANNE : C'était un plaisir de vous les offrir. (*Silence gêné.*) Comment !... Comment, pouvez-vous encore fréquenter la Comtesse après ce qu'elle m'a fait subir comme humiliation ?

VICTOIRE : J'avoue qu'elle n'a pas été très tendre avec vous. Cependant, je ne crois pas que vous soyez qu'innocente. Aller ouvrir votre salon dans la même rue !... Et, un salon plus grand que le sien, c'est une provocation ou je ne m'y connais pas.

MARIANNE, *blessée* : Je le reconnais, c'est mesquin. Mais il s'est présenté une opportunité. ... Je n'allais pas la laisser passer. La Comtesse me critiquait en permanence en me comparant, jamais à mon avantage, à une telle ou une telle. Il est vrai que j'ai manifesté quelque mauvaise humeur, mais il ne fallait pas venir me provoquer. Quant à vous je vous trouve bien indulgente à son égard, car peu de femmes trouvent grâce à ses yeux.

VICTOIRE : Elle me respecte et je n'ai aucune raison de lui en vouloir. De toute façon, j'ai besoin de ses relations pour progresser.

MARIANNE : Je suis déçue.

VICTOIRE : Elle permet à beaucoup de gens de classes différentes de se fréquenter et de partager leurs idées. Elle est la seule à recevoir Joséphine dans son salon.

MARIANNE : Mais pourquoi tant de flatterie ! Cette idée de lui faire obtenir une décoration académique me paraît bien mesquine.

VICTOIRE : En réalité, elle n'en veut pas, mais cela flatte son ego et améliore nos relations.

MARIANNE : Je suis si triste qu'elle ne veuille plus me voir.

VICTOIRE : Je comprends, mais que mes relations avec la comtesse ne nous empêchent pas de travailler ensemble !

MARIANNE *la regarde, étonnée* : Vous...

VICTOIRE : ... Certaines de nos idées sont si proches, qu'important les événements extérieurs. Allions nos forces pour obtenir satisfaction auprès du corps législatif afin qu'il modifie les lois iniques concernant les femmes.

MARIANNE : Vu sous cet angle, pourquoi pas ?

VICTOIRE : Eh ! Qui sait, peut-être qu'un jour vous vous réconciliez avec Sophie.

MARIANNE : J'en doute, elle est très en colère contre moi.

VICTOIRE : Trop de gens bien intentionnés interfèrent dans votre relation et lui nuisent.

MARIANNE : C'est possible ! Je l'aimais comme une mère et je me suis trompée sur ses sentiments.

VICTOIRE : N'oubliez pas qu'elle a des problèmes de santé et qu'elle suit un traitement.

MARIANNE : J'espère qu'elle va guérir.

VICTOIRE : Certaines blessures de l'âme ne guérissent jamais. Elle a été abandonnée par son amant qui lui a enlevé ses enfants pendant des années. Elle vient de perdre un fils, puis une fille avec laquelle elle était en conflit. Ces bleus de l'âme peuvent s'adoucir, mais s'ancrent à jamais en soi. Je pense qu'elle a quitté Paris pour très longtemps.

MARIANNE : Évidemment, dit comme cela, je ne peux lui en vouloir. Je n'imagine pas perdre ma fille. Je l'aime trop.

*L'Américaine arrive joyeusement, elle porte un chapeau fleuri, des pantalons bouffants. Elle amène des fleurs à Victoire. Celle-ci, gênée, prend les fleurs. Les pose sur son bureau et lui présente Marianne Damber.*

*Les mêmes*, L'AMÉRICAINNE.

MARIANNE : Enchantée de vous connaître ! Victoire m'a tellement parlé de vous et de l'avancée des femmes au Wyoming.

L'AMÉRICAINNE : Ah ! Vous êtes la femme du député Damber ?

MARIANNE : Oui, Edmond est mon mari ! Je suis très heureuse d'être son épouse !

L'AMÉRICAINNE : Je suis contre le mariage. Il pollue les femmes.

MARIANNE : Moi, j'ai toujours rêvé d'être aimée.

L'AMÉRICAINNE : Moi, j'ai aimé une femme, mais elle a préféré épouser mon frère.

MARIANNE : Comme c'est triste !

L'AMÉRICAINNE, *avec force* : Oui ! D'autant que leur mariage a été catastrophique ! Mon frère, joueur invétéré, buveur irrécupérable a été ruiné. Elle l'a soutenu tant qu'elle a pu. Les femmes parfois s'enferment dans le sacrifice toute leur vie.

MARIANNE : Je comprends. Mais tous les hommes ne sont pas comme ça !

L'AMÉRICAINNE : Peu importe ! Je ne me marierai jamais !

MARIANNE : Je comprends... Si vous préférez...

L'AMÉRICAINNE : Il ne s'agit pas de ça. Je pense que le mariage est contre... Comment dites-vous ?

VICTOIRE, *qui jusque-là observait la scène* : Contre nature. On fuit une dépendance pour une autre.

L'AMÉRICAINNE : *Exactly*, je préfère garder... *(Elle montre ses coudes, en riant.)*

VICTOIRE : Les coudées franches. *(Elles rient, complices, alors que Marianne essaie de garder bonne contenance.)*

L'AMÉRICAINNE, *montrant un album* : Mes amies anglaises ont réalisé un album photo sur les femmes influentes de notre époque. *(Elle ouvre l'album pour le montrer à Victoire, puis à Marianne.)*

VICTOIRE : Oh ! Je suis à côté de la reine Victoria, à l'Exposition Universelle. Quel beau montage de photographies !

L'AMÉRICAINNE, *fièrement* : N'est-il pas ? C'est d'une élève de l'école de la photographie de Londres !

VICTOIRE, *levant les bras en signe de désespoir* : Je me bats pour qu'on en ouvre une en France. (*Feuilletant l'album, émue.*) Il est magnifique.

L'AMÉRICAINNE : Il est pour vous !

VICTOIRE, *émue* : Merci, je suis très touchée.

L'AMÉRICAINNE, *s'adressant à Victoire* : Je pars pour Londres, tout à l'heure. Je suis venue vous dire au revoir. (*Elle l'embrasse, voyant Marianne, hésitante, elle rit, puis l'enlace d'un geste rapide et lui plaque deux grosses bises sur les joues.*) Bye ! Bye ! Mes amies françaises. Continuez à vous battre ! (*Elle sort rapidement, laissant Victoire et Marianne, bouche bée.*)

## 12<sup>e</sup> tableau

VICTOIRE, MARIANNE, DAMBER.

DAMBER, *les montrant du doigt* : Et, malgré mes recommandations, vous y êtes allées ! On vous a vues. Quelle imprudence ! J'étais fou d'inquiétude. Tout peut dégénérer en un instant dans une foule en colère.

VICTOIRE, *rougissante* : Je n'ai pas pu résister. Je ne supporte pas l'injustice. Le prince Pierre Bonaparte a tué de sang-froid, d'après ce que l'on sait, le journaliste Victor Noir en lui tirant dessus à bout portant, pour un litige d'honneur. (*Criant.*) C'est monstrueux ! (*Enthousiaste.*) Mais en même temps quel moment de manifestation populaire ! Il y avait un monde fou à son enterrement. Beaucoup de femmes. Il en sortait de toutes parts. C'était impressionnant !

DAMBER : Je le conçois, mais ces mouvements de foule révoltée peuvent brusquement, sans qu'on s'y attende, se déchaîner compte tenu de la situation politique.

VICTOIRE, *émue termine son récit avec les yeux humides* : C'est vrai ! Mais que d'émotion ! La foule hurlait : « Bonaparte, assassin ! Bonaparte, assassin ! » Au Père-Lachaise, devant la fosse béante, Fonvielle répéta, par trois fois, en sanglotant : « Je te vengerai ». Pour rien au monde, je n'aurais voulu rater ça. Maintenant, Bonaparte a été relâché. Fonvielle et d'autres ont été emprisonnés. Quelle injustice !

Aujourd'hui, je comprends que l'Empire va se déliter, et que rien ne sera plus comme avant.

MARIANNE, *émue* : C'était un grand moment ! Des femmes nous ont montré des couteaux qu'elles avaient sous leurs manteaux, au cas où nous serions attaquées.

DAMBER : Ah ! Ah ! Elles n'auraient pas pu faire grand' chose face aux armes de la police.

MARIANNE : Je pense comme Victoire que nous avons vécu un grand moment historique, et que ce n'est pas le dernier.

*Lumière musicale pour marquer le temps.*

## 13<sup>e</sup> tableau

VICTOIRE, DAMBER, MARIANNE.

DAMBER, *souriant* : Bravo. Je viens d'apprendre que vous êtes le premier licencié ès lettres de France et je vous félicite de tout cœur. (*Il lui serre la main chaleureusement.*) Malgré tous les obstacles, la guerre avec la Prusse, qui nous a fait perdre l'Alsace et la Lorraine, la chute de l'Empire, la Commune, vous avez réussi. Je suis fier de vous.

VICTOIRE : Vos félicitations me vont droit au cœur. Vous m'avez tellement soutenue dans tous les domaines durant toutes ces années. J'ai tant de reconnaissance à votre égard. Que serais-je devenue sans votre aide et celle de Monsieur Arlès-Dufour ?

DAMBER : Notre ami est très fier de vous. Ce que vous avez fait, vous ne le devez qu'à vous même.

VICTOIRE : Enfin, cette fois-ci le ministre Jules Simon a signé mon diplôme. De plus il m'a envoyé une lettre de félicitations. Cependant, les choses ont peu bougé depuis toutes ces années. Les pétitions adressées au corps législatif ont bien été consignées au journal officiel. Rien de plus.

DAMBER, *désabusé* : Curieusement notre peuple depuis tant d'années n'a rien compris, ni rien oublié.

VICTOIRE : Allons, ne désespérons pas ! Nous allons vers une République, nous devons espérer !

DAMBER : Vous avez raison, nous fondons beaucoup d'espairs sur l'énergie de Gambetta. Nous espérons qu'il va réunir tous les républicains.

MARIANNE : Je le crois aussi. Alors pourquoi êtes-vous si triste, mon aimé ?

DAMBER : Notre ami Arlès-Dufour se sent si fatigué par tant d'actions, par tant de combats. Il pense qu'il est temps pour lui de se retirer et que des jeunes peuvent prendre la relève. Il désire se cloîtrer au Golfe-Juan, au sein de sa famille. Il nous dit adieu. Il nous donnera de ses nouvelles de temps en temps.

MARIANNE : Il m'en avait parlé, mais je ne pensais pas que ce serait si rapide. (*À Victoire.*) Nous perdons un allié de taille et... notre mécène. (*À Damber.*) Mais, mon ami, nous le reverrons au Golfe-Juan quand nous y séjournerons.

*Damber sort.*

VICTOIRE, MARIANNE.

*Après un silence.*

MARIANNE : Alors Victoire, où en est votre herbier ?

VICTOIRE : J'ai réussi à faire sécher une branche de mimosa, sa couleur s'est un peu atténuée, mais la fleur a gardé toute sa majesté. Quand je feuillette mon herbier, je me mets à rêver. Je me souviens de la provenance de chaque plante ou fleur. Celles que j'ai cueillies moi-même, celles qui m'ont été offertes. Je vous le montrerai la prochaine fois, si vous le désirez. J'en ai constitué un que je vais envoyer à une jeune hémiplégique que je connais.

MARIANNE : Quelle délicate attention ! C'est avec plaisir que je le feuilletterai, lors de ma prochaine visite.

*Après un silence méditatif.*

Montrez-moi vos textes, je pense pouvoir les distribuer dans le courant de la journée.

VICTOIRE : Merci, Marianne pour votre aide précieuse. N'oublions jamais le combat que nous menons pour les femmes, grâce à l'Association pour l'émancipation progressive de la femme. Pour que les femmes obtiennent le divorce, en autres droits. La Comtesse n'a pas pu divorcer de son mari puisque le Code Napoléon nous en a privées. Elle n'a pas pu reconnaître les enfants qu'elle a eus hors mariage. La femme ne doit plus être à la merci d'un homme tout puissant et conscient d'abuser de ses droits.

MARIANNE : Oui, nous devons continuer à nous battre. Mais nous ne sommes pas très nombreuses. Combien sont devenues bacheliers depuis votre exploit ? Pas même une dizaine en dix ans. C'est très peu. Les femmes ne sont pas prêtes.

VICTOIRE : Nous ne sommes pas seules. Maria Deraismes, André Léo, Louise Michel et d'autres encore se battent au sein d'associations pour le développement de l'enseignement des filles. Elisa Lemonnier a créé une société pour l'enseignement professionnel des filles. Il est illusoire de croire qu'une révolution va tout changer d'un coup. Nous en sommes à la troisième et ce n'est pas terminé. Juridiquement, nous avons avancé modestement. Contentons-nous de semer, un jour cela lèvera.

MARIANNE : J'admire votre optimisme alors que vous êtes seule pour tout affronter. Heureusement qu'Edmond me soutient, je ne sais ce que je serais devenue sans lui, j'étais vraiment dans une sale situation lorsque je l'ai rencontré. Ma vie de femme seule était bien triste. Mon ex-mari me battait, me trompait et me laissait sans ressource pour élever sa fille. Elle est adorable et m'a consolée de bien des chagrins.

VICTOIRE : Il n'est plus maintenant !

MARIANNE : Heureusement, il est mort. Quel soulagement !

VICTOIRE : Marianne, un être humain !

MARIANNE : Vous n'imaginez pas ce que j'ai pu endurer avec lui. La semaine précédant son décès, j'étais convoquée devant un juge, car il avait demandé la garde de ma fille. Il avait l'intention de me l'enlever et de plus il réclamait le produit de mes droits d'auteurs. Nous étions terrifiées ma fille

et moi. Nous pleurons, nous ne dormions plus. Je crois que parfois, il y a une justice, peut-être divine.

VICTOIRE : Peut-être !

*Silence. On entend, au loin, un orage violent. Elles ne semblent pas s'en apercevoir.*

MARIANNE, *tendant une note* : Voici le résultat des ventes des brochures concernant l'émancipation de la femme et la prostitution. Finalement, elles sont plutôt bien parties. Vous pourrez m'en envoyer d'autres lorsque vous en aurez le temps.

VICTOIRE : Je vous remercie pour votre aide efficace.  
*Victoire s'assied pesamment, elle a une mauvaise toux.*

MARIANNE : Vous êtes toute pâle. Que se passe-t-il ?

VICTOIRE : J'ai pris froid Je suis si fatiguée, il est temps que je rentre chez moi, respirer l'air de mes montagnes, sentir l'odeur de ma terre et de ses fleurs sauvages. Paris m'étouffe. J'ai réalisé le maximum de ce que je pouvais faire. J'ai de nouveaux projets. (*Silence.*) Il y a quelques années, j'ai acheté un atelier de broderie et je vais remplir une activité d'entrepreneur. Je vais en modifier l'organisation, tout en continuant ma thèse. Vous voyez, je n'ai pas de quoi m'ennuyer.

MARIANNE : Pourtant, vous n'avez pas reçu de courrier de votre famille depuis si longtemps !

VICTOIRE : C'est vrai ! Mais, la famille reste la famille. Au début, l'accueil manquera de chaleur, puis petit à petit, nous reprendrons les vieilles habitudes. Ma mère vieillit et sa santé laisse à désirer. Elle a besoin de moi.

MARIANNE : J'admire votre optimisme.

VICTOIRE, *riant*. C'est le moteur de la vie. Nous ne sommes que ce que nous voulons être. Rien n'est jamais acquis pour les femmes, ne l'oubliez jamais !

MARIANNE : Vous avez raison. Je vais continuer à me battre pour une France républicaine.

*Elles s'embrassent. Marianne sort. Victoire range quelques affaires, met des livres dans un sac, ferme sa valise. Son frère arrive.*

## 14<sup>e</sup> tableau

VICTOIRE, VALENTIN.

VALENTIN : Ah ! J'ai failli arriver en retard.

VICTOIRE : Valentin ! Que fais-tu là ?

VALENTIN : J'ai appris que tu quittais Paris, pour rentrer à la maison. Je t'emmène. Je ne veux pas rater le spectacle du retour de la fille égarée dans la capitale.

VICTOIRE : Je te pardonne, tes commentaires. Car ça me fait plaisir de voyager en ta compagnie. De plus, je serai mieux accueillie par la famille.

VALENTIN : Maman est ravie de ton retour, même si elle ne l'exprime pas. Dépêchons-nous ! Un orage violent se prépare.

*Il éteint la lumière. Une lampe extérieure éclaire la scène. Sa valise dans une main, son sac sur l'épaule, Victoire ouvre un parapluie et ils sortent.*

*Nuit. Une musique du 19<sup>e</sup>.*

*Jour.*

## Épilogue

*La Mère est seule en scène. Arrive sa Fille, elle tient son cartable dans sa main. Elle embrasse sa mère.*

LA FILLE : Bravo, Maman, tu as été une formidable Victoire. Je suis fière de toi, ma petite Maman !

LA MÈRE : Alors as-tu aimé ces modèles de femmes ?

LA FILLE : Cette Victoire ! Quel personnage étonnant, obstiné, entier ! Pas de mari ! Pas d'enfant ! Elle a sacrifié sa vie à l'étude. Je ne crois pas que je pourrais en faire autant ! Quelle volonté dans un monde en mouvement ! Quel décalage avec l'État du Wyoming ! Qu'est-ce que ces femmes étaient modernes ! Je n'avais jamais imaginé que l'entrée à l'Université avait été si difficile pour les filles. La Compagnie a interprété magistralement la pièce. Vous êtes prêts pour recevoir le public.

LA MÈRE : Il me paraît important de se souvenir de notre histoire, que nous connaissons si mal, nous les femmes.

LA FILLE : Je comprends ! En ce qui concerne mes projets, je crois que je vais réviser mon jugement.

LA MÈRE : Je te fais confiance. Parle-m'en quand tu sauras où tu veux aller !

LA FILLE : Je te le promets, Maman.

*Elles s'embrassent.*

*Musique moderne.*

*Nuit.*

Fin

## Événements/tableaux

1. Victoire à Paris.
2. Sophie emménage.
3. L'affront.
4. Victoire devient journaliste.
5. Marianne entre dans la Haute Société.
6. Sophie, Marianne, Joséphine fêtent la réussite au baccalauréat de Victoire.
7. Marianne rencontre l'Amour.
8. Fureur d'un frère.
9. Rayonnement de Victoire à l'étranger.
10. Les soucis de Marianne.
11. Une amitié perdue.
12. Un moment historique.
13. Victoire licenciée ès lettres.
14. Victoire rentre chez elle.

## Remerciements

L'idée de cette pièce s'est imposée à moi en lisant le livre de Gilles Laporte, Julie Victoire, première bachelière de France.

Je remercie vivement Coralie Folloni pour ses précieux conseils.

J'exprime ma profonde reconnaissance à l'Aventure Théâtre Compagnie pour avoir lu ma pièce à Cannes dans le cadre de l'association NIACA.

## Bibliographie

- Adam (Juliette), *Mes sentiments et nos idées avant 1870 (1865-1870)*, éd. Lemerre Paris 1905 (BNF).
- Agostini (Aldo d’), *L’Agency de Juliette Adam (1836-1936), des lieux, des rôles et des combats pour agir en politique*, Rives méditerranéennes, 2012/1 (n°41).
- Aprile (Sylvie), *La République au salon : vie et mort d’une forme de sociabilité politique (1865-1885)*, Revue d’histoire moderne et contemporaine, XXXVIII, juillet / septembre 1991.
- Brecht (Bertolt), *La vie de Galilée*, L’Arche Editeur, 1990.
- Bulger (Raymonde Albertine), *Lettres à Julie Victoire Daubié (1824-1874). La première bachelière de France et son temps*, éd. Lang, New York, 1992.
- Desanti (Dominique), *Daniel ou le visage d’une comtesse romantique Marie D’Agoult*, éd. Stock, 1981.
- Dupanloup (Monseigneur), évêque d’Orléans, *La Femme chrétienne et française, dernière réponse à M. Duruy et à ses défenseurs*, Charles Douniol Libraire-éditeur, Paris 1868.
- Duruy (Victor), *L’administration de l’instruction publique de 1863 à 1869*, éd. 1870 (BNF).
- Héricourt (Madame d’), *La femme affranchie : réponse à MM. Michelet, Proudhon*, éd. de Girardin.
- Laporte (Gilles), *Julie Victoire, première bachelière de France*, éd. Eska, 2007.
- Léo (André), *La femme et les Mœurs : monarchie ou liberté*, éd. Du Lérot, 1990.

- Martin-Fugier (Anne), *Les salons de la III<sup>e</sup> République*, éd. Perrin, pour l’histoire.
- Collectif, « *Et c’est moi Juliette !* », *Madame Adam, 1836-1936*, éd. de La Saga, société des amis de Gif et d’Alentour, 1988.
- Saint Bris (Gonzague de), *Marie, l’ange rebelle*, éd. Belfond.
- Thierce (Agnès), *Julie-Victoire Daubié : la femme pauvre au 19<sup>e</sup> siècle*, éd. Côté femmes.
- Vier (Jacques), *La Comtesse d’Agoult et son temps*, éd. Armand Colin, 1965, 6 vol.
- Vier (Jacques), *La Comtesse d’Agoult et Hortense Allart sous le Second Empire*, Archives des lettres modernes, 1960.
- Vinaver (Michel), *Par-dessus bord*, L’Arche Editeur, 2009.
- Wikipédia – Internet.